

Par son sexe encombré

Pierre Marchal

(63)Le masculin peut-il trouver place dans l'espace analytique tel qu'il est défini par une interrogation sur l'économie désirante d'un sujet ? Autrement dit, y a-t-il un désir spécifiquement marqué par le masculin ou faut-il entendre, comme la langue française nous le suggère en faisant synonymie de l'humain et de l'homme, que le désir de l'homme est le paradigme du désir en tant que tel. Dans cette optique, le désir en tant que masculin ne poserait pas vraiment question. Comme si, hors névrose (si tant est que cette hypothèse soit réaliste), il était transparent. Comme si, par rapport à ce qu'il désire, à ce qu'il veut, l'homme ne cultivait aucune ambiguïté. En tout cas, ce désir ne semble pas provoquer la perplexité que fait surgir le désir d'une femme, dans l'écart et l'indétermination qu'il introduit. A la suite de Freud, nous ne cessons de poser la question « que veut une femme ? », dans la foulée de l'originnaire « que me veut-elle, ma mère ? ». Il n'est pas certain que la question symétrique « que veut un homme ? » habite nos insomnies.

Et d'abord, *un* homme existe-t-il ? Je veux dire : l'homme peut-il s'écrire au singulier. On sait que Lacan nous a très vigoureusement enseigné que *La* femme n'existait pas, puisqu'elle ne pouvait se référer à un trait unificateur de l'hypothétique ensemble de toutes les femmes. Il convient donc de les prendre une à une. Non pas pour en opérer un compte impossible. Nous avons tous appris à l'école fondamentale qu'il n'était pas possible d'additionner des pommes et des poires ! Le « une par une » suppose la singularité reconnue et à chaque fois reprise à nouveaux (64)frais. On aura reconnu le côté droit du tableau de la sexuation.

Par contre, l'homme (le masculin) trouve place à gauche du tableau, là où

prévaut l'universel ; il ne peut donc être saisi que sur ce mode. On pourrait écrire qu'un homme n'existe pas. Seul *L'Homme* existe : un individu ne peut se dire homme qu'à sacrifier à cette universalité et à venir prendre une place modeste (un parmi d'autres) dans l'ensemble des tous les hommes. L'individu masculin est toujours un élément. De ce point de vue, l'homme est une réalité ensembliste qui méconnaît le singulier, le un par un, sinon dans l'ordre du pur comptage, du dénombrable : l'ordre du un plus un plus un et ainsi de suite, infiniment.

C'est dire que la castration prendra une tournure différente pour l'une et pour l'autre. Pour elle, l'accès au particulier, au singulier se paie d'une impossible définition de son être de femme. D'où sa division, le grand écart auquel elle est obligée entre son nécessaire rapport au phallus – sinon aucune inscription sociale ne serait possible pour elle – et sa vectorisation au grand Autre, par quoi elle témoigne d'une jouissance autre et totalement énigmatique. L'être pour la femme est dans l'Autre, plus précisément dans sa faille $S(\mathcal{A})$, et à ce titre, soustrait au dire. Elle est par-là instituée au registre du pas-tout.

Pour l'homme, les choses se présentent d'une manière plus radicale, en ce sens que sa position dans l'universel le détourne d'un possible accès à un «un» non comptable, à ce qui ferait de lui une exception et lui permettrait donc d'appréhender son être singulier. Dans son cas, la seule exception, celle de l'ancêtre imaginativement pensé comme soustrait à la fonction phallique, ne fait que confirmer sa capture par la loi symbolique qui vaut pour tous.

On peut comprendre qu'une telle perspective vienne mettre à mal, pour l'homme, son désir narcissique d'être l'unique. L'unique pour qui ? Pour la mère en tant qu'elle représente emblématiquement, en lui donnant corps, le grand Autre¹. Mais ce grand Autre, dès qu'il est mis en place, s'avère marqué par le défaut, le manque manifesté par son inquiétude. Elle n'est pas en repos, la mère, elle ne reste pas en place. Elle va, elle vient. C'est peut-être là la première tragédie de l'enfance. Le petit homme n'y peut rien !

(65) On peut aussi comprendre que l'enfant mâle, et l'homme dans sa suite, puisse ne pas se satisfaire de ce qu'il pense être une impuissance à satisfaire la mère, à la lester d'un poids de jouissance². Et sans pour autant venir dénier cette castration de la mère au sens où cette *Verleugnung* agit dans la perversion,

1. On remarquera que, dans le tableau de la sexuation, l'homme n'a pas de rapport direct avec le grand Autre ou, pour être plus précis, avec la castration de l'Autre : $S(\mathcal{A})$, signifiant du manque dans l'Autre. Cela est pour le moins énigmatique si l'on se rappelle que, par ailleurs, l'Autre est aussi défini par Lacan comme le trésor des signifiants et que l'homme, écrit, se retrouve, dans le tableau, du même côté que Φ , le phallus symbolique ! Du même côté certes, mais il n'est pas pour autant vectorisé par lui : il n'y a pas de flèche qui aille du \mathcal{S} à Φ .

2. En écrivant cela, je pense à l'antique étiologie donnée à l'hystérie, à savoir le vagabondage de l'utérus dans l'espace du corps. Une thérapeutique possible consistait alors à engrosser l'hystérique, ce qui avait le pouvoir de lester l'utérus et de mettre fin à son errance.

il peut se détourner du père³ et se mettre à loucher résolument du côté des femmes. Si je dis qu'il ne s'agit pas d'un déni de la castration de la mère, c'est que le petit garçon ne récusé en rien la perception du manque de pénis chez la petite fille en le supposant présent chez la femme adulte (cela doit encore grandir !), donc chez sa mère. Ce qu'il se propose, c'est bien plutôt une interprétation positive⁴ de ce manque, déplaçant le phallus sur le corps tout entier de la femme. Il refuse au fond de poser la question au niveau de l'avoir : « a-t-elle ou n'a-t-elle pas le phallus ? ». Il s'en tient à l'être et fait le pari que la femme, c'est le phallus. Ce qu'il remet en question, c'est le basculement de l'être vers l'avoir⁵. Avoir le phallus ne lui apparaît plus comme un titre enviable. Il s'agira plutôt d'un handicap, comparé à l'immense privilège de présentifier, par tout son corps, le phallus.

On pourrait croire que se joue là ce que Lacan avait repéré comme le premier temps de la castration : le passage de l'être à l'avoir. Et sa conséquence. C'est dans le registre de l'avoir que se joue la problématique de l'identification sexuelle : il s'agit de l'avoir ou de ne pas l'avoir. On comprendrait alors que le petit mâle, ainsi engagé dans le déni de l'avoir, se retrouverait bien embarrassé de son sexe, de son pénis, qui le marque désormais d'une différence, voire d'une difformité.

Mais les choses sont sans doute plus complexes. Le déni qui porte sur le fait de l'avoir, c'est-à-dire d'être le porteur de l'emblème phallique, n'est ici ni une forclusion, ni un déni pervers portant sur la perception de la réalité. Il s'agirait plutôt d'un renversement. Renversement de la conception classique qui est celle de Freud selon laquelle ce qui fait paradigme de l'humain, c'est l'homme et ce qui fait objection à cet impérialisme du masculin, c'est la femme en tant qu'elle présentifie la différence : le sexe dans sa réalité de coupure. Que l'on se réfère à l'étymologie du mot "sexe". Ici, au contraire, on peut penser que c'est la femme qui vient présentifier (66) le phallus et constitue, par-là, la référence. Référence qui, notons-le, est de nature imaginaire puisqu'elle donne à voir l'icône phallique qu'est le corps de la femme. L'homme est alors mis en position féminine (selon le schéma classique) de faire valoir la différence. Mais une différence qui n'est plus inscrite dans le registre de la soustraction, de la coupure, mais bien de l'addition, du « en plus » : ce pénis, protubérance qui vient troubler le caractère parfaitement lisse du corps féminin phallicisé. La très fameuse formule "la femme est l'avenir de l'homme" prend, dans cette perspective, un tour inattendu.

Une petite remarque dans la foulée de ce que Lacan lui-même note à propos des post-freudiens et de leur recherche autour de ce qu'ils ont nommé le « pré-génital ». Remarque qui devrait me permettre d'insister sur le fait qu'il ne s'agit pas, dans ce que j'avance ici, de quelque chose d'apparenté à la forclu-

3. On rappellera que, pour Lacan, suivant ici très fidèlement Freud, la sortie de l'Édipe suppose que le sujet, garçon ou fille, se tourne vers le père, le préférant à la mère.

4. Interprétation « positive » à mettre en rapport avec le positivisme ambiant.

5. Basculement qui est aussi celui de la jouissance au désir.

sion, refus d'entrer dans la castration, refus d'accepter l'économie (c'est-à-dire la dimension de l'avoir) au profit du maintien de l'être, de l'ontologie. Il s'agirait plutôt, je n'ai pas de meilleure formule pour l'instant, de la nostalgie de l'être dans l'avoir⁶.

Se référant à Mélanie Klein et à son effort pour investiguer le pré-verbal chez les enfants, Lacan avance : « Cette femme qui nous a apporté des vues profondes, si éclairantes, non seulement sur le temps précœdipien, mais sur les enfants qu'elle examine et analyse à une étape présumée précœdipienne (...) eh bien, plus elle remonte au temps de l'histoire prétendue précœdipienne, et plus elle y voit, elle y voit toujours et tout le temps, permanente, l'interrogation œdipienne. »⁷ C'est là un effet de rétroaction (*Nachträglichkeit*) de l'Œdipe.

Il me semble qu'ici aussi c'est à un effet du même type que nous avons affaire, quand un sujet, pris dans l'Œdipe, refuse de conclure, d'effectuer la passe par le défilé du père ; il ne peut se résoudre à préférer le père à la mère. Il s'en suit une réorganisation complète de la référence phallique qui ne peut plus s'instituer dans le registre du symbolique, maintient le sujet dans un imaginaire mal assuré et redistribue en les «renversant » les positionnements sexués : le masculin et le féminin.

Revenons à notre homme insatisfait d'avoir été ainsi versé au registre de l'avoir. Son fantasme s'organise autour d'une prééminence de la femme qui présentifie pour lui le phallus. Imaginairement bien sûr. Le corps nu de la femme est célébré comme (67)l'épiphanie phallique. On pourrait faire l'hypothèse que ce qui était auparavant un rituel, marqué d'un quasi-fétichisme du corps féminin (je veux parler du strip-tease), est devenu aujourd'hui ce qui organise la norme sociale de la différence sexuelle. Rituel social qui laisse les spectateurs masculins dans une véritable fascination. Phallus oblige. Par contre, l'inverse n'est jamais le cas. Dans un film anglais récent⁸, on pouvait voir un groupe d'hommes, chômeurs⁹, organiser un spectacle de strip-tease masculin. Soutenus d'ailleurs par leurs propres épouses qui trouvent cette initiative particulièrement courageuse. Les femmes conviées à ce spectacle rient de bon cœur, un rire qui ne comporte, me semble-t-il, aucune dimension de moquerie. En tous cas, il ne peut s'agir là d'une fascination. Au mieux quelque chose qui s'inscrit dans le registre du comique, de la farce.

L'homme, pris dans la nostalgie d'une «in-istence»¹⁰ où la jouissance de l'Être-Un aurait été rencontrée peut alors se sentir fort embarrassé de ce

6. Nostalgie qui est sans doute au cœur de la philosophie dans le geste même qui la fait naître : refuser la tyrannie généralisée de l'échange discursif pour faire valoir un référent ontologique. Mais cela est une autre histoire !

7. J. Lacan, *Le Séminaire, livre V, Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 164.

8. *The Full Monthly* de Peter Cattaneo.

9. On ne dira sans doute jamais assez les effets dé-phallicisant que produit, pour un homme, le fait de se retrouver sans emploi.

10. Par opposition à « ex-istence ».

supplément, de ce petit bout de chair qui lui pendouille entre les jambes et dont il ne connaît pas ou plus l'utilité. Non pas qu'il ne puisse s'en servir à l'occasion (occasions qui d'ailleurs ne sont pas sans rapport avec son fantasme d'une femme exposée et invitante), mais ce service lui-même lui paraît tout à fait dérisoire, si peu à la hauteur de l'œuvre à laquelle il se pensait destiné, appelé.

* * *

Voici, à titre de respiration clinique, un rêve, tel que Charles Baudelaire en fit le récit dans une lettre à un de ses amis, le jeudi 13 mars 1856.

« Mon cher ami,

Puisque les rêves vous amusent, en voilà un qui, j'en suis sûr, ne vous déplaira pas. Il est cinq heures du matin, il est donc tout chaud. Remarquez que ce n'est qu'un des mille échantillons des rêves dont je suis assiégé, et je n'ai pas besoin de vous dire que leur signification complète, leur caractère général qui est d'être absolument étrangers à mes occupations ou à mes aventures passionnelles, me pousse toujours à croire qu'ils sont un langage hiéroglyphique dont je n'ai pas la clef.

Il était (dans mon rêve) deux ou trois heures du matin, et je me promenais seul dans les rues. Je rencontre Castille, qui avait, je crois, plusieurs courses à faire, et je lui dis que je l'accompagnerai et que je profiterai de la voiture pour faire (68)une course personnelle. Nous prenons donc une voiture. Je considérais comme un *devoir* d'offrir à la maîtresse d'une grande maison de prostitution un livre de moi qui venait de paraître. En regardant mon livre que je tenais à la main, *il se trouva* que c'était un livre obscène, ce qui m'expliqua la *nécessité* d'offrir cet ouvrage à cette femme. De plus, dans mon esprit, cette nécessité était au fond un prétexte, une occasion de baiser, en passant, une des filles de la maison ; ce qui implique que, sans la nécessité d'offrir un livre, je n'aurais jamais osé aller dans une pareille maison.

Je ne dis rien de tout cela à Castille, je fais arrêter la voiture à la porte de cette maison, et je laisse Castille dans la voiture, me promettant de ne pas le faire attendre longtemps.

Aussitôt après avoir sonné et être entré, je m'aperçois que ma p... pend par la fente de mon pantalon déboutonné, et je juge qu'il est indécent de me présenter ainsi même dans un pareil endroit. De plus, en me sentant les pieds très mouillés, je m'aperçois que j'ai *les pieds nus*, et que je les ai posés dans une mare humide, au bas de l'escalier. Bah ! me dis-je, je les laverai avant de baiser, et avant de sortir de la maison. Je monte. A partir de ce moment, il n'est plus question du livre.

Je me trouve dans de vastes galeries, communiquant ensemble – mal éclairées, d'un caractère triste et fané –, comme les vieux cafés, les anciens cabinets de lecture ou les vilaines maisons de jeu. Les filles, éparpillées à travers ces vastes galeries, causent avec des hommes, parmi lesquels je vois des collégiens. Je me sens très triste et très intimidé ; je crains qu'on ne voie mes pieds. Je les regarde et je m'aperçois qu'il y en a un qui porte un soulier. Quelque temps après, je m'aperçois qu'ils sont chaussés tous deux. Ce qui me frappe c'est que les murs de ces vastes galeries sont ornés de

dessins de toutes sortes, dans des cadres. Tous ne sont pas obscènes. Il y a même des dessins d'architecture et des figures égyptiennes. Comme je me sens de plus en plus intimidé, et que je n'ose pas aborder une fille, je m'amuse à examiner minutieusement tous les dessins.

Dans une partie reculée de ces galeries, je trouve une série très singulière. Dans une foule de petits cadres, je vois des dessins, des miniatures, des épreuves photographiques. Cela représente des oiseaux colorés, avec des plumages très brillants, dont l'œil est *vivant*. Quelques fois il n'y a que des moitiés d'oiseaux. Cela représente quelque fois des images d'êtres bizarres, monstrueux, presque amorphes, comme des aérolithes. Dans un coin de chaque dessin, il y a une note : la fille une telle, âgée de ..., a donné le jour à ce fœtus, en telle année. Et d'autres notes de ce genre.

La réflexion me vient que ce genre de dessins est bien fait pour donner des idées d'amour. Une autre réflexion est celle-ci : il n'y a vraiment dans le monde (69) qu'un seul journal, et c'est *Le Siècle*, qui puisse être assez bête pour ouvrir une maison de prostitution, et pour y mettre en même temps une espèce de musée médical. En effet, me dis-je soudainement, c'est *Le siècle* qui a fait les fonds de cette spéculation de bordel, et le musée médical s'explique par sa manie de *progrès, de science, de diffusion des lumières*. Alors je réfléchis que la sottise et la bêtise modernes ont leur utilité mystérieuse, et que, souvent, ce qui a été fait pour le mal, par une mécanique spirituelle, tourne pour le bien.

J'admire en moi-même la justesse de mon esprit philosophique. Mais, parmi tous ces êtres, il y en a un qui a vécu. C'est un monstre, né dans la maison et qui se tient éternellement sur un piédestal. Quoique vivant, il fait donc partie du musée. Il n'est pas laid. Sa figure est même jolie, très basanée, d'une couleur orientale. Il y a en lui beaucoup de rose et de vert. Il se tient accroupi, mais dans une position bizarre et contournée. Il y a de plus quelque chose de noirâtre qui tourne plusieurs fois autour de ses membres, comme un gros serpent. Je lui demande ce que c'est ; il me dit que c'est un appendice monstrueux qui lui part de la tête, quelque chose d'élastique comme du caoutchouc, et si long, si long, que, s'il le roulait sur sa tête comme une queue de cheveux, cela serait beaucoup trop lourd et absolument impossible à porter ; que, dès lors, il est obligé de le porter autour de ses membres, ce qui, d'ailleurs, fait un plus bel effet. Je cause longuement avec le monstre. Il me fait part de ses ennuis et de ses chagrins. Voilà plusieurs années qu'il est obligé de se tenir dans cette salle, sur ce piédestal, par la curiosité du public. Mais son principal ennui, c'est à l'heure du souper. Etant un être vivant, il est obligé de souper avec les filles de l'établissement – de marcher en chancelant, avec son appendice de caoutchouc, jusqu'à la salle du souper –, où il lui faut le garder enroulé autour de lui, ou le placer comme un paquet de cordes sur une chaise, car, s'il le laissait traîner par terre, cela lui renverserait la tête en arrière.

De plus il est obligé, lui petit et ramassé, de manger à côté d'une fille grande et bien faite. Il me donne du reste toutes ces explications sans amertume. Je n'ose pas le toucher, mais je m'intéresse à lui.

En ce moment (ceci n'est plus du rêve), ma femme fait du bruit avec un meuble, ce qui me réveille. Je me réveille fatigué, brisé, moulu par le dos,

les jambes et les hanches. Je présume que je dormais dans la position contournée du monstre.

J'ignore si tout cela vous paraîtra aussi drôle qu'à moi. Le bon *Minet* serait fort empêché, je présume d'y trouver une adaptation morale.

Tout à vous.

Charles Baudelaire¹¹ »

(70) Sans autres commentaires que les remarques suivantes, dont certaines sont extraites de l'analyse que propose Michel Butor du récit de ce rêve en le recoupant avec les autres œuvres de Baudelaire, les événements de sa biographie et son rapport privilégié à Edgar Poe :

– « Que s'est-il donc passé le 12 mars 1856 ? Les *Histoires extraordinaires* d'Edgar Poe, traduites et préfacées par Charles Baudelaire, ont paru chez Michel Lévy. *C'est son premier livre* ; hors des journaux et des revues, il n'a publié jusqu'alors que des plaquettes. »¹²

– « Une lettre à sa mère, datée du surlendemain, nous apprend qu'au moment du rêve, ce livre de lui qui venait de paraître, il ne l'avait encore offert à personne, qu'il attendait des exemplaires pour pouvoir lui en envoyer un. (...) Il n'y a donc aucun doute quant à l'identité de la "maîtresse". »¹³ Michel Butor fait également remarquer que l'envoi de ce livre à sa mère remplit une très ancienne promesse, elle-même liée à un épisode particulièrement douloureux pour Baudelaire : sa mise en conseil judiciaire en 1844. Quelques jours auparavant, il avait écrit à sa mère pour la supplier de lui éviter cette injure, en lui affirmant qu'« il me suffit de douze jours pour achever quelque chose et le vendre. » Douze jours qui sont devenus douze ans !

– Ce livre offert à la maîtresse d'un bordel est un livre obscène. Comme d'ailleurs est obscène sa « présentation » : « Ma p... pend (on est loin ici de l'érection phallique) par la fente de mon pantalon déboutonné, et je juge qu'il est indécent de me présenter ainsi même dans un pareil endroit. » Pourtant, le rêveur n'est pas dupe : la nécessité (notez cette dimension de contrainte) d'offrir un livre à la maîtresse n'est qu'« un prétexte, une occasion de baiser, en passant (vite fait, bien fait ; sans que cela ne porte à conséquence), une des filles de la maison ». Prétexte, puisque dès qu'il est entré dans la maison de prostitution, « il n'est plus question du livre », mais seulement de pieds nus et mouillés qu'il compte laver « avant de baiser ». Il semble donc bien avoir l'intention de passer à l'acte sexuel et pourtant il ne profitera pas de l'occasion. Il est trop « intimidé » : « Je n'ose pas aborder une fille, je m'amuse à examiner minutieusement tous les dessins » qui ornent les murs des vastes galeries de la maison.

– Maison de prostitution qui est aussi un musée médical. « Le musée où

11. Cité d'après M. Butor, *Histoire extraordinaire – Essai sur un rêve de Baudelaire*, Paris, Gallimard, 1961, Folio/Essai, n° 87, pp. 11 à 14.

12. Ibidem, p. 25. C'est moi qui souligne.

13. Ibidem, p. 35.

nous (71) débouchons, c'est donc bien la chambre de Mme Aupick¹⁴, avec son mobilier consolat, mais hanté déjà par avance de toute l'œuvre d'Edgar Poe, « ce génie tout spécial, ce tempérament unique qui lui a permis de peindre et d'expliquer, d'une manière impeccable, saisissante, terrible, *l'exception dans l'ordre moral* ». Et celui qui est né dans cette chambre est lui-même un personnage de Poe, ou plus exactement risque de n'être qu'un personnage de Poe s'il ne parvient à imiter Poe lui-même. « Les personnages de Poe, ou plutôt le personnage de Poe, l'homme aux facultés suraiguës, l'homme aux nerfs relâchés, l'homme dont la volonté ardente et patiente jette un défi aux difficultés, celui dont le regard est tendu avec la roideur d'une épée sur des objets qui grandissent à mesure qu'il les regarde, – c'est Poe lui-même. » C'était Baudelaire lui-même. « Quoique vivant, il fait donc partie du musée ».¹⁵

– « “Le souvenir de mes (il s'agit de Baudelaire) premières années est lié intimement à cette salle et à ses volumes dont je ne dirai plus rien. C'est là que mourut ma mère. C'est là que je suis né.” Dans notre rêve : “Un monstre né dans la maison et qui se tient éternellement sur un piédestal. Quoique vivant, il fait donc partie du musée.” »¹⁶

– « (...) Dans le poème en prose “les Tentations”, par exemple, il (Baudelaire) enrôlera autour de la tunique pourpre du Satan Eros au sexe ambigu, “en manière de ceinture, un serpent chatoyant, qui la tête relevée, tournait langoureusement vers lui ses yeux de braise”, personnage lié d'autant plus à notre petit monstre qu'il trébuche lui aussi, car “à ses chevilles délicates traînaient quelques anneaux d'une chaîne d'or rompue, et quand la gêne qui en résultait le forçait à baisser les yeux vers la terre ...” Mais il faut au moins remarquer que pour ce pauvre petit monstre cet appendice n'est qu'une gêne. Tout entouré de filles, il ne sait rien en faire. “Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.” »¹⁷

S S S

Nous pourrions faire un pas de plus et proposer l'hypothèse suivante. Ce que je tente d'approcher ici d'un sexe masculin encombrant trouve sans doute son origine dans (72) le fait que la transmission du phallus s'est faite par la Mère, en faisant ainsi l'économie du Père symbolique. D'ailleurs, la plupart du temps, dans de telles conjonctures, le père s'avère être insignifiant. A entendre, non porteur de la signification phallique concernant le désir de la mère. Il est un «doux», un copain, un «pair», quelqu'un qui reconnaît volontiers son impéritie et propose à l'enfant une association en vue de satisfaire, si toutefois cela est possible, la mère : faire plaisir à maman ! L'union fait la force.

14. Il s'agit de la mère de Baudelaire, remariée, après le décès de son premier mari, avec le général Aupick.

15. M. Butor, *Histoire extraordinaire – Essai sur un rêve de Baudelaire*, op. cit., pp. 207 et 208.

16. Ibidem, p. 204.

17. Ibidem, p. 234.

Dans la séquence qui structure l'Œdipe d'un sujet et que l'on peut résumer par l'algorithme suivant : « Mère \wedge Père \wedge une femme », le père fonctionne comme l'opérateur qui permet le passage de la Mère à une femme. Opération paternelle que Lacan formalisera par la métaphore qui ouvre au sujet ce qu'il nomme « la voie symbolique » et qui lui transmet le phallus symbolique Φ ¹⁸.

Les choses peuvent évidemment se passer tout autrement et, comme je l'évoquais plus haut en parlant du père-pair, ce dernier peut ne pas être un facteur de passage, mais plutôt de court-circuit par un renvoi du sujet à la mère, par quoi aucun accès à une femme ne semble possible :

Mère \longleftrightarrow Père | une femme

Dans ce cas, aucune transmission du phallus symbolique n'est possible et le sujet tente une formule de remplacement dans le registre de l'imaginaire. Car d'être ainsi renvoyé à la mère ne lève pas pour lui l'énigme du désir de sa mère. Plus particulièrement de ses allées et venues, de ses présences et de ses absences. Qu'est que cela signifie ? « Qu'est-ce qu'elle veut celle-là ? Je voudrais bien que ce soit moi qu'elle veuille, mais il est bien clair qu'il n'y a pas que moi qu'elle veut. Il y a autre chose qui la travaille. Ce qui la travaille c'est le x , le signifié. Et le signifié des allées et venues de la mère, c'est le phallus. »¹⁹ Il faut sans doute entendre cette introduction du phallus comme l'effort que fait l'enfant devant sa déconvenue – qui est aussi, bien évidemment sa chance – de n'être pas l'objet partiel de la mère.

On notera ici la différence, sans doute radicale, qu'il y a pour l'enfant à être l'objet partiel ou à se fantasmer comme le phallus de la mère. Je fais l'hypothèse que dans le premier cas, le grand Autre maternel n'est pas encore repéré comme marqué par le manque, ni le sujet posé dans sa distinction d'avec le corps de la mère. Et ce parce que le procès de symbolisation n'est pas encore mis en place, l'entrée dans le (73)langage, seul opérateur efficace de la différence, n'est pas encore effective. Dans cette circonstance, l'enfant-objet partiel ne vient pas comme ce qui ferait remède à ce manque dans l'Autre, parce que de manque il n'y a pas, parce que la véritable séparation entre la mère et l'enfant, séparation qui n'est pas, dans le cas qui nous occupe, réelle (l'enfant est né), n'a pas encore eu lieu dans le symbolique, au lieu de l'Autre. Dans le second cas, la séparation s'est mise en place, la mère apparaît manquante et le petit sujet s'engage dans une opération de réparation de ce manque en se faisant, imaginativement, le phallus de la mère : « L'enfant, avec plus ou moins d'astuce ou de chance, peut arriver très tôt à entrevoir ce qu'est le x imaginaire, et, une fois qu'il l'a compris, à se faire le phallus. »²⁰

18. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, leçon du 15 janvier 1958.

19. Ibidem, p. 176. Le x renvoie à la formule : (Père /Mère) . (Mère/ x). C'est la première partie de la métaphore paternelle.

20. Ibidem.

Pourtant il ne faut pas perdre de vue qu'à être le phallus de la mère, c'est du côté des femmes et de l'objet a qu'il vient prendre place²¹. Son rapport à l'objet a est alors d'identification et non d'identité car c'est dans l'ordre du fantasme qu'il s'identifie au déchet, à l'avorton, trônant sur son piédestal. D'où sa figure monstrueuse. D'où ce sexe encombrant dont il ne peut plus se servir puisque, au fond, il est superflu. Maladroit du sexe. « Empoté », dit-on dans certaines régions de Belgique. « Intimidé » tel Baudelaire dans la maison de passe. C'est bien la figure du monstre tel qu'il apparaît dans son rêve, « petit et ramassé », tout en contraste avec « une fille grande et bien faite ».

21 Cf. le tableau de la sexuation.